

## *Renaud Camus: réécrire le destin*

---

Valérie Scigala<sup>1</sup>

### *Abstract en/fr*

Are we the captains of our souls or borne like bubbles on the sea, in thrall to blind gods? The career of Renaud Camus, acknowledged by academics in several countries but unknown to the general French readership, can help us in our attempt to delineate the roles played by human will and destiny. Can such a lack of success be ascribed to an initial curse or deliberate strategy? Camus attributes his literary failure to his love of love but a more thorough analysis will show us that it is chiefly the result of his decision to tell his truth at all costs. Another explanation for this failure could be ascribed to the very name of Camus: the all too known name of an all too famous writer. How can one escape from the yoke of such a name and genealogy while remaining true to one's origins? Renaud Camus has devised a solution within and through literature.

Les hommes décident-ils du cours de leur vie ou sont-ils ballottés au gré des événements, soumis à des dieux aveugles? Le cas de Renaud Camus, reconnu par des universitaires de différents pays mais ignoré du grand public français, est exemplaire pour tenter de démêler la part de la volonté humaine et la part de l'inéluctable. Ce manque de succès provient-il d'une malédiction initiale ou d'une stratégie délibérée? Si Camus impute son échec littéraire à son amour de l'amour, une analyse plus précise montre que se serait surtout la conséquence du choix de dire sa vérité, quel qu'en soit le prix. Une autre explication serait que l'échec viendrait du nom de Camus, nom trop connu d'un écrivain trop fameux. Comment échapper au nom et à la généalogie tout en restant fidèle à l'origine? Renaud Camus a inventé une solution dans et par la littérature.

---

<sup>1</sup> Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris.

## 1. Introduction

Aux origines de la littérature occidentale se trouve Homère pour qui l'incompréhensible cours de l'histoire humaine s'explique par les dieux: les hommes ne sont que des jouets entre les mains de dieux susceptibles, querelleurs et prompts à la vengeance. Que ce soit pour répandre malédictions ou promesses, les dieux interviennent dans le destin des hommes impuissants à décider du cours de leur vie.

Toute l'histoire occidentale - et partant la littérature - peut se lire comme l'émancipation progressive de cette tutelle divine. L'homme contemporain est un jalon sur le chemin de cette évolution, étrange mélange de raison et de superstitions: d'une part il soutient que les dieux sont morts et qu'il est seul maître de son destin, d'autre part il lit les horoscopes<sup>2</sup> et redoute la fin du monde<sup>3</sup>.

Renaud Camus est l'exemple même de cet homme contemporain délivré des dieux. Il ne lui reste que la littérature, poussant d'ailleurs cette conviction jusqu'à vouloir écrire lui-même sa vie, littéralement: écrire sa vie avant de la vivre, que l'écrire soit la vivre.

Qui est Renaud Camus? C'est un auteur français contemporain né en 1946 dans le Massif central, à Chamalières. C'est un auteur prolixe, puisqu'en trente-cinq ans, entre 1975 et 2010, il a écrit plus de quatre-vingts livres; c'est un auteur qui présentait les plus grandes promesses, puisque ses premiers livres ont été encouragés par Barthes et Aragon et qu'en 2000 s'est tenu à l'université Yale, aux États-Unis, un colloque sur son œuvre alors que celle-ci n'est pas traduite en anglais; et c'est un auteur quasi inconnu, ignoré de la critique et du grand public, dont les livres dépassent rarement les trois cents exemplaires vendus.

Il s'agit donc d'un étrange destin littéraire, mêlant échec commercial et reconnaissance internationale. Quelles peuvent être les raisons d'un tel destin, s'agit-il réellement d'une malédiction ou faut-il y voir une stratégie délibérée de l'auteur? En effet, si Camus impute son échec littéraire (compris ici comme l'absence de succès auprès du grand public) à son amour de l'amour, à la priorité qu'il a toujours donnée aux aventures amoureuses sur les contraintes imposées par une carrière sagement gouvernée, une analyse plus sévère montre que ses propres textes, et en particulier son journal, sont les moteurs d'une catastrophe permanente et

<sup>2</sup> Cf. Theodor W. ADORNO, *Des étoiles à terre. -La rubrique astrologique du "Los Angeles Time", étude sur une superstition*, Paris, Exils éditeurs, 2000.

<sup>3</sup> L'annonce de la fin du monde est désormais si régulière qu'elle en devient comique et n'a pas manqué d'être récupérée par l'industrie du film-catastrophe. Songeons par exemple à l'éclipse de 1999 ou au calendrier maya s'achevant en 2012.

nécessaire à l'écriture, donc à la vie camusienne. L'échec serait ainsi la conséquence de choix délibérés: choix de l'amour des garçons, choix de la vérité à tout prix. Ce serait bien Renaud Camus qui serait responsable de son destin.

Cependant, une dernière explication - en fait la première qui vienne à l'esprit - serait que l'échec viendrait du nom de Camus, nom trop connu d'un écrivain trop fameux. Avec le nom apparaît le substitut moderne des dieux: l'origine. Si le destin n'est plus tracé par les dieux, il semble bien que l'origine, familiale, sociale, culturelle, soit ce qui détermine le chemin prévisible de chacun. Cette conviction est celle de Renaud Camus, qui «croit» à l'origine, à la vertu de l'origine: on n'y échappe pas, elle est à la fois saveur et malédiction. Il y croit pour son plus grand malheur, puisqu'il juge sa famille, et en particulier sa mère, médiocre et incapable d'aimer et d'apprécier véritablement l'art et la littérature. Comment dès lors échapper à la malédiction de médiocrité que constitue le fait d'être né dans cette famille? Renaud Camus a su trouver une réponse surprenante et très littéraire à ce défi.

La seule prédiction dont nous disposons à propos de Renaud Camus n'est guère encourageante, ainsi que le montre le paragraphe 355 de *Vaisseaux brûlés*, son livre en ligne<sup>4</sup>: «355. “Vous finirez sous les ponts.” (M. Javet, mon premier et mon seul employeur, pour qui j'écrivais des articles d'encyclopédie.)»<sup>5</sup>.

C'est la seule prédiction que Renaud Camus livre à ses lecteurs et c'est une prédiction d'échec.

D'une certaine façon, toute la vie de Renaud Camus peut être lue comme la tentation de donner corps à cette prédiction. Il s'agirait de jouer avec la tentation de l'échec, et dans la seconde où l'on frôle l'abîme, de déjouer la malédiction. Tenter de lire un destin dans la vie de Renaud Camus, tenter d'ordonner les événements, de déterminer un sens, une trajectoire, des lignes de force à sa vie, c'est mettre au jour un étrange jeu de contradictions, comme si le moteur de cette vie était l'adversité, une adversité si indispensable que Renaud Camus en viendrait à provoquer lui-même les catastrophes nécessaires à alimenter la machine.

Renaud Camus explique d'abord son échec littéraire (compris ici comme l'absence de succès) par son amour de la drague et de l'aventure amoureuse:

---

<sup>4</sup> *Vaisseaux brûlés* est un livre, ou texte, disponible sur internet à l'adresse suivante: <http://www.renaud-camus.net/vaisseaux-brules/>. Il s'agit de la version étendue d'un livre paru d'abord sous format papier, P.A. (Paris, P.O.L., 1997). Renaud CAMUS appelle cette mise en ligne «la forme heureuse», celle qui permet de disposer spatialement la pensée et les associations d'idées et de faire véritablement de chaque mot des carrefours.

<sup>5</sup> Renaud CAMUS, *Vaisseaux brûlés*, <http://www.renaud-camus.net/vaisseaux-brules/355>.

## 2. L'amour des garçons avant tout

540. Si je n'avais pas de vrai destin, pensais-je, si je n'étais pas le grand écrivain que j'aurais dû être, si je n'étais pas devenu le grand homme unanimement reconnu comme tel que mes rêveries d'enfance m'avaient complaisamment dépeint comme le plus vraisemblable des moi futur, c'était bien sûr à cause d'Éros, et de toutes ces heures stupidement gâchées à tâcher de le satisfaire, ou de l'apaiser<sup>6</sup>.

Le responsable de l'échec littéraire camusien serait donc, d'après Camus, Éros: «Éros [serait] un anti-destin»<sup>7</sup>. Cette phrase en forme de boutade est calquée sur celle de Malraux: «L'art est un anti-destin». Remarquons que Malraux et Renaud Camus utilisent le mot «destin» dans des sens différents: pour Malraux le destin serait le cours des choses auquel l'homme est soumis, et l'art serait un moyen de se rebeller, de refuser de se soumettre; tandis que pour Renaud Camus le destin serait une vie remarquable, un parcours exceptionnel, que la poursuite de l'amour ne permettrait pas d'accomplir. C'est l'interprétation qui se dégage des citations suivantes:

339. Mais Malraux, apparemment, était assez indifférent à l'amour. Ce qui lui importait c'était l'ambition, ou l'action, la grande idée, la réalisation de soi-même, et surtout l'accomplissement d'un destin, justement. [...] Et de la plupart des grands hommes il n'est pas exclu que l'on puisse dire à peu près la même chose, en quoi Éros, a contrario, apparaîtrait bien en effet comme un anti-destin.

340. Ceux qui lui sont soumis [à Éros] ne font pas de carrière, ou sans l'avoir voulu. Ils ne sont pas *carriéristes*, en tout cas. Rien n'a pour eux d'importance comparable à l'amour<sup>8</sup>.

Renaud Camus a toujours accordé la priorité à la vie amoureuse, à la drague, sur la vie littéraire ou «professionnelle». Rien, ni une conversation avec Barthes<sup>9</sup>, ni un concert avec un ami, rien et surtout pas l'amitié, n'aurait su le retenir s'il entrevoyait la possibilité d'un moment d'intimité avec un garçon:

---

<sup>6</sup> *Ivi*, <http://www.renaud-camus.net/vaisseaux-brules/540>.

<sup>7</sup> *Ivi*, <http://www.renaud-camus.net/vaisseaux-brules/537>.

<sup>8</sup> *Ivi*, <http://www.renaud-camus.net/vaisseaux-brules/339>.

<sup>9</sup> *Ivi*, <http://www.renaud-camus.net/vaisseaux-brules/344>.

605. (suite 540) L'amant, et l'envie de l'amant: la vérité de l'expression ne saurait donc nulle part être serrée de plus près que sur ce sujet-là (...). Écrire des romans serait une affectation, dans ces conditions; une diversion futile, et d'ailleurs impossible. Je me soucie bien de romans, si vous saviez! Je ne me soucie que d'un corps contre le mien, en chien de fusil dans la nuit; et d'une bouche au creux d'une épaule; et d'une main sur la cuisse dans la voiture, en voyage<sup>10</sup>.

Renaud Camus attribue donc son échec littéraire à un défaut d'ambition, un défaut d'application, qui lui aurait fait négliger de soigner les critiques littéraires, de fréquenter les salons, d'assurer sa promotion, pour préférer courir les saunas, les jardins et les lieux de drague.

Si Renaud Camus a toujours privilégié sa vie amoureuse aux dépens de sa carrière littéraire, ce sacrifice a-t-il été payé en retour, sa vie amoureuse lui a-t-elle apporté les satisfactions qu'il espérait, ou faut-il là aussi considérer l'échec?

Une vie ne se lit qu'à rebours; concernant un écrivain contemporain, tout bilan est toujours provisoire. En 1998, le constat était sombre: «Le plus exaspérant dans tout ça, c'est que ma vie commence à confirmer point par point la plus éculée des Sagesses des Nations. Homosexuel? Vous allez être bien seul quand vous ne serez plus jeune...»<sup>11</sup>.

Durant l'été 1999 Renaud Camus rencontre un jeune homme, Pierre, qui depuis lors vit avec lui. Les journaux suivants s'interrompent souvent au milieu de la description de soucis ou de paysages pour proclamer son bonheur, comme par exemple en 2003: «N'importe, en attendant, quelle joie de tous les instants! Et je ne vais pas me la laisser gâcher par la peur de la voir finir»<sup>12</sup>.

Cependant, nous pouvons noter un changement infime dans les deux derniers journaux, qui couvrent les années 2007 et 2008. En effet, Pierre a trente ans de moins que Renaud Camus, et nous voyons celui-ci s'inquiéter en 2007 pour un ami dans la même situation dont le jeune amant est en train de le quitter. Dans le journal 2008, Renaud Camus s'interroge sur l'attrait qu'il peut présenter pour un jeune homme: mais pourquoi, pourquoi donc, Pierre reste-t-il avec lui? Et de conclure que Pierre doit être un saint.

---

<sup>10</sup> *Ivi*, <http://www.renaud-camus.net/vaisseaux-brules/605>.

<sup>11</sup> R. CAMUS, *Hommage au Carré, journal 1998*, Paris, Fayard, 2002, p.152.

<sup>12</sup> R. CAMUS, *Rannoch Moor, journal 2003*, Paris, Fayard, 2006, p.102.

### 3. Le journal, machine à créer de la catastrophe

Ainsi, quand le bonheur est au rendez-vous, quand la prédiction d'échec est déjouée, Renaud Camus s'inquiète: c'est trop beau, cela ne peut pas durer. Or cette attitude crée son propre malheur, ses propres catastrophes.

En effet, Renaud Camus écrit ses doutes dans son journal que Pierre va lire lors de sa parution, ainsi qu'une centaine de lecteurs amenés à croiser le couple de temps à autre: que va penser Pierre? Ne pourrait-il pas se froisser des doutes de Renaud Camus, après huit ans de vie commune? Le journal d'une année, 2008 ici par exemple, risque de provoquer des réactions au moment de sa parution en 2010, réactions qui seront transcrites dans le journal 2010 qui sera lu aux alentours de 2012. Le journal provoque donc ses propres péripéties, il a une incidence directe sur la vie camusienne<sup>13</sup>.

Il s'agit finalement de la mise en pratique d'une utopie camusienne, la grapho-bie: ce serait le journal qui écrirait la vie, et non l'inverse:

C'est un genre [le journal] qui me passionne, parce que c'est celui où le rapport entre l'écriture et la vie, entre les mots et les choses, si l'on veut, est le plus étroit; celui où l'on semblerait avoir le plus de chances de réaliser ce continuum entre la phrase et les heures, ce nappé qui est au fond l'une de mes grandes utopies. Quand le journal prend des proportions aussi déraisonnables que le mien, il a tendance à dévorer l'existence, et le diariste fou, «je», peut s'offrir l'illusion d'écrire directement le passage du temps, de plaquer sans intermédiaire ses lettres, ses virgules, ses guillemets sur les jours, sur les ciels, sur tout ce qui survient: de mener une vie entièrement écrite. L'important pour moi n'est pas tant l'influence de la vie sur l'écriture que celle de l'écriture sur la vie<sup>14</sup>.

Le journal a donc directement des conséquences sur la vie vécue. Son aspect de mouvement perpétuel est parfois surprenant et drôle, par exemple quand il permet à Renaud Camus de s'entêter dans une opinion qu'il veut absolument exprimer: lorsqu'un éditeur lui fait censurer une phrase politiquement incorrecte ou préciser un trait d'humour<sup>15</sup> lors de la mise au net de la

<sup>13</sup> Ce mécanisme d'auto-génération a été mis au jour pour la première fois par Catherine RANNOUX dans *Les Fictions du journal littéraire, Paul Léautaud, Jean Malaquais, Renaud Camus*, Genève, Droz, 2004.

<sup>14</sup> Interview de R. CAMUS par Jacques HENRIC dans la revue *Art-Press*, juin 1990.

<sup>15</sup> «(La grande déculturation va finir par rendre indispensable le point d'ironie, qu'avait proposé jadis je ne sais plus qui et qui fut rejeté comme le bel oxymore qu'il est (car si l'ironie est signalée comme telle par celui qui en

copie d'un tome de journal concernant une année antérieure, Renaud Camus note imperturbablement dans le journal de l'année en cours les phrases supprimées ou ajoutées contre sa volonté, ce qui fait que de tome en tome il est possible au lecteur patient de reconstituer le texte tel qu'il aurait dû paraître sans les interventions prudentes de l'éditeur.

Cet esprit intraitable lui vaut de nombreux ennemis, comme l'explique son éditeur Paul Otchakovski-Laurens à son ami Jean-Paul Marcheschi:

Mais comme Jean-Paul faisait allusion au prodigieux silence qui entoure mes livres, Paul lui a dit que ce silence n'avait rien d'étonnant:

«Il fait profession de détester son siècle, il ne peut pas s'attendre à ce que le siècle l'aime. Tout le monde à *Libération* sait qu'il n'aime pas le journal, il n'y fera plus jamais l'objet du moindre article. Il s'est déjà aliéné France Culture, et ses relations avec *Le Monde* sont en train de prendre le même tour. Je le laisse faire ce qu'il veut - sauf dans le domaine que tu sais: les pages du *journal 1993* sur les Arabes d'Arles et de Martigues étaient absolument inadmissibles, il n'était pas question que je les publie. Mais pour le reste il est complètement libre, même si sa liberté me met souvent, moi aussi, dans des situations délicates: les gens savent que je suis son éditeur, ils peuvent penser que s'il écrit sur eux des horreurs, et si elles paraissent en librairie, c'est que je le veux bien. Et il n'est pas rare qu'ils m'en veuillent. Mais lui il est grillé partout»<sup>16</sup>.

Le journal est donc une machine à créer du ressentiment.

Renaud Camus se plaint souvent de son génie de la catastrophe, dans le journal de l'année 2008 il crée d'ailleurs le mot «phthoraphore»<sup>17</sup>: phthoraphore, le porteur de destruction. Mais il faut bien dire que la catastrophe est nécessaire à l'intérêt du journal.

Le *fatum* camusien serait donc la catastrophe. Elle prend plusieurs formes, mais elle est rarement totalement involontaire: la catastrophe camusienne n'est un accident qu'en apparence. Elle naît d'un refus de se soumettre, que ce soit devant les hommes ou devant le sort.

Ne pas plier devant ce que j'appelle «les hommes», c'est le plus souvent contester la compétence des critiques et leur répondre. Très tôt, dès son troisième livre, Renaud Camus est

---

use, ce n'est plus de l'ironie). [...] Bientôt il ne faudra plus faire aucune plaisanterie, ou amplement répertoriée comme telle.» R. CAMUS, *Au nom de Vancouver, journal 2008*, Paris, Fayard, 2010, p.433.

<sup>16</sup> R. CAMUS, *Hommage au Carré*, op. cit., p. 378.

<sup>17</sup> R. CAMUS, *Au nom de Vancouver*, op. cit., p. 416.

entré en guerre avec la critique littéraire, refusant d'être jugé par des gens qu'il jugeait incultes, ou tout au moins plus incultes que lui.

Dans *Travers*, son troisième livre, Renaud Camus a dressé une liste des droits et devoirs des critiques:

Car enfin il faut être ici un peu ferme, pour une fois, et un peu sévère à notre tour. [...] La critique a certes droit à ses opinions, et même à ses humeurs. Elle n'a droit ni à la paresse ni à l'aveuglement. Elle a le droit de ne pas comprendre, elle n'a pas le droit de donner de ses objets une fausse image. Surtout, elle a un devoir de curiosité, d'auto-information et de culture. [...] La plupart des chroniqueurs littéraires des journaux et des magazines se montrent incapables de rendre compte en termes adéquats d'un livre de lignée ricardolienne, par exemple, parce qu'ils ont peu ou mal lu Ricardou et que, ne souscrivant pas à ses thèses, ils n'ont pas pris le soin, ne serait qu'en leur for intérieur, de les réfuter, ce qui pourtant doit pouvoir se faire. [...]

Il ne s'agit nullement ici d'appréciation. Un livre peut être loué ou dénigré pour de bonnes raisons. Il s'agit d'adéquation des termes de la critique à ceux de l'ouvrage. Or, dans de trop nombreux cas, s'agissant de production dite «d'avant-garde», cette adéquation est nulle: le critique parle d'un autre livre, qui n'existe que dans son imagination<sup>18</sup>.

On imagine la réception de ce genre de déclaration. La guerre entre Renaud Camus et la presse a varié en intensité; l'épisode le plus mouvementé reste l'«Affaire Camus» en 2000<sup>19</sup>. Elle aura fait dire à Renaud Camus: «Je n'ai vraiment pas de chance: je n'ai connu que deux fois la notoriété - la première fois comme pornographe il y a vingt ans, et maintenant comme antisémite...»<sup>20</sup>.

La critique a trouvé une arme absolue, le silence. Il n'y a que très peu de recensions des ouvrages de Renaud Camus, qui pourtant publie énormément, de deux à cinq livres par an. Depuis deux ans il publie une nouvelle série de livres, les *Demeures de l'esprit*, sorte de guides

---

<sup>18</sup> R. CAMUS, *Travers*, Paris, Hachette, 1978, p.145.

<sup>19</sup> En avril 2000, quelques phrases du journal de 1994, *La Campagne de France* (Paris, Fayard, 2000), concernant en particulier des journalistes juifs de l'émission *Panorama* de France Culture, déclenchèrent une campagne de presse contre Renaud Camus dans les grands quotidiens et magazines français. Avec le recul, l'ampleur de cette campagne (plus de cent articles en trois mois) reste incompréhensible, surtout concernant un auteur dont la presse s'occupe habituellement si peu.

<sup>20</sup> R. CAMUS, *Corbeaux*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2000, p.33.



littéraires des maisons d'écrivains et d'artistes ouvertes au public. Ils sont agréables à lire, curieux, et surtout sans risque idéologiquement parlant: quelques recensions élogieuses paraissent dans la presse, les lecteurs attentifs ont l'impression que le vent tourne, que sans doute certains journalistes ou critiques littéraires, sans jamais aller jusqu'à le reconnaître publiquement, regrettent leur emportement durant l'affaire<sup>21</sup>...

L'autre source de catastrophe est le refus de plier devant le sort:

950-35. Il convient de mettre le destin devant le fait accompli. Ensuite, on trouve toujours des solutions et parfois non, bien entendu.

950-36. Si j'adaptais mon mode vie à ce que sont mes revenus, j'habiterais un F3 à Bagnole, et je roulerais en Renault 19. Mais le château et les Lettres sont d'accord avec les exigences de la culture anti-petite-bourgeoise (si l'on peut risquer le pléonasmisme mais ce n'est pas la culture bourgeoise: l'appellerons-nous la vie de l'esprit?). D'un même élan ils proclament: nous ne céderons pas!<sup>22</sup>

Le pire (ou le mieux) est que Renaud Camus s'en sort effectivement toujours, au prix de sueurs froides et de nuits d'insomnies. Entre 1996 et 1998, par exemple, les découverts bancaires ont atteint des profondeurs abyssales. Curieusement, c'est le journal de l'année 1994, celui qui allait déclencher l'«Affaire Renaud Camus», qui a permis de se tirer de ce mauvais pas. En effet, Paul Otchakowski-Laurens, l'ami et l'éditeur de toujours, ayant refusé de le publier, Renaud Camus chercha un autre éditeur et trouva Claude Durand de Fayard, ce qui lui permit de doubler ses revenus. C'est un retournement que l'on observe souvent dans la vie camusienne: une catastrophe apporte son lot d'aspects positifs...

Enfin, une dernière source de catastrophe est le refus de prendre en compte le réel, ses compromis et ses absurdités, pour vivre tel que les choses devraient être selon lui, si le monde était parfait. Le dernier exemple en date remonte à 2006: l'emprunt concernant le toit du château était remboursé, l'administration fiscale avait perdu en cassation un procès qui durait depuis dix ans, tout semblait aller pour le mieux quand Renaud Camus décida d'installer un

---

<sup>21</sup> Ajoutons que Renaud Camus commence à obtenir une certaine audience sur la scène politique du fait de son refus de l'immigration et de sa condamnation de l'incivilité galopante qu'il constate dans la vie quotidienne. Il est difficile d'estimer si ces engagements servent ou desservent sa notoriété littéraire. Son livre *La Grande Déculturation* (Paris, Fayard, 2008) a permis de le faire connaître à un public nouveau, mais son évolution toujours plus à droite inquiète et détourne de lui d'autres lecteurs plus anciens.

<sup>22</sup> R. CAMUS, *Vaisseaux brûlés*, <http://www.renaud-camus.net/vaisseaux-brules/950-35>.

nouveau système de chauffage (il faut dire qu'il fait entre quatorze et seize degrés dans le château tout l'hiver). Les amis consultés l'incitèrent à la prudence, rien n'y fit: il accepta l'offre d'une entreprise inconnue qui disparut après avoir fait un faux en écriture afin d'être payée par une agence de crédit... crédit que Renaud Camus continue à rembourser aujourd'hui tout en ayant par ailleurs porté plainte: il se refuse à arrêter les prélèvements sur son compte bancaire, attendant que ce soit la justice qui confirme son droit.

Théoriquement il a raison, pratiquement c'est risqué, littérairement cela relance le journal vers de nouvelles aventures: Renaud Camus triomphera-t-il de l'adversité, la vie est-elle morale, les méchants seront-ils punis? Lu plusieurs années de suite, le journal camusien donne réellement cette impression d'expérience morale notée sur le vif. Elle produit une sorte d'addiction chez le lecteur qui veut connaître la suite et finit par identifier par moment Renaud Camus à un héros du genre du Capitaine Fracasse. La vie est réellement devenue un roman, c'est Renaud Camus qui écrit sa vie, une vie destinée à tenir les lecteurs en haleine.

Le constat paraît finalement plutôt positif: heureux en amour, transmutant en péripéties du journal les mille et une catastrophes nées de son incapacité à se soumettre sans protester aux jugements des hommes ou aux arrêts des dieux, la vie de Renaud Camus ainsi exposée pourrait sembler tout à fait réussie.

#### 4. Une double malédiction: le nom et la famille

Cependant il reste une grande question ruminée de journal en journal, et davantage au fur à mesure des années: que vaut l'œuvre littéraire à laquelle Renaud Camus a dédié sa vie? Est-elle réellement un échec? Si un tel silence l'entoure, faut-il se résoudre à ce qu'elle ne soit que vacuité, faut-il admettre qu'elle ne valait pas de tels sacrifices, un dévouement aussi total? Marcheschi aurait-il raison? «1-3-8-3-1-1-2-1-10. Flatters<sup>23</sup> est convaincu que tout le mal vient du nom - que le mien ne m'est pas accordé. C'est la raison qu'il offre à l'insuccès de mes livres»<sup>24</sup>.

Il faut dire qu'avoir conservé ce nom de Camus est étrange. C'est l'occasion de mille humiliations, la plus courante étant la question: «Camus, comme l'écrivain?», pour aller jusqu'au redoutable: «Camus, (no relation to the writer)»<sup>25</sup>.

---

<sup>23</sup> Surnom donné par Renaud Camus au peintre Jean-Paul Marcheschi.

<sup>24</sup> *Ivi*, <http://www.renaud-camus.net/vaisseaux-brules/1-3-8-3-1-1-2-1-10>.

<sup>25</sup> R. CAMUS, *Hommage au Carré*, *op. cit.*, p. 473.

Pourquoi ne pas avoir changé de nom? Jan Baetens, le critique belge, pense qu'il s'agit d'un mouvement de fierté, qu'il s'agit d'un défi, qu'il s'agit de se poser comme objectif de devenir plus connu qu'Albert Camus:

Signalons, par parenthèse et sans aborder ici de front le rôle que joue le Nom dans l'économie scripturale de cette œuvre, qu'il n'est pas indifférent que le nom finalement retenu soit Camus, et non pas les hétéronymes Duvert ou Duparc. S'agissant de gloire, s'agissant plus spécifiquement du désir de se faire un nom, ce choix est un paradoxe nécessaire. D'un côté, accepter un nom tellement chargé, c'est s'infliger un handicap certain, puisqu'avec lui Renaud risquera fortement d'être confondu avec Albert. De l'autre, reconnaître ce handicap et agir en conséquence en laissant tomber le nom Camus, ce serait faire aveu de faiblesse et admettre implicitement une incapacité à relever un si formidable défi. Se rabattre sur Duvert (et se battre alors avec Tony Duvert, par exemple) ou prendre un autre nom de plume, ce serait s'avouer trop faible pour affronter et vaincre Albert<sup>26</sup>.

Une explication de l'échec de la carrière littéraire pourrait donc être le nom. Une autre comme on l'a vu pourrait être le pouvoir catastrophique du journal. Une dernière, hélas, pourrait être tout simplement que l'œuvre camusienne soit mauvaise. Aux heures de doute, Renaud Camus s'interroge dans son journal. Ces heures interviennent le plus souvent aux environs de Noël, quand la mère de Renaud Camus est présente dans le château glacé:

Ce qui rend mes relations avec ma mère si éprouvantes pour mes nerfs, toujours, et pour mon humeur, et même pour mon état mental, c'est qu'elle figure pour moi l'abîme du dérisoire - de tout ce que je pense et de tout ce que je suis.

Tous mes défauts, et surtout mes défauts intellectuels, sont chez elle épouvantablement grossis, poussés à l'extrême, de sorte qu'ils sont beaucoup plus nettement observables. J'ai mis longtemps à découvrir [...] que son goût affiché et prétendu pour la culture ne s'attachait qu'à son écuime, et ne visait qu'à tuer le temps, et à s'assurer de la compagnie.

[...] Mais je soutiens, et même de plus en plus, et tout récemment, et plus expressément que jamais, dans *La Grand Déculturation*, qu'il y a dans la culture quelque chose de nécessairement héréditaire. Du coup cette dérision du sens, chez ma mère, devient pour moi une dérision au carré: de quoi suis-je l'héritier en effet, sinon de cette parodie de la culture, qui

---

<sup>26</sup> Jan BAETENS, *Études camusiennes*, Amsterdam, Rodopi, 2000, p. 24.

ne s'attache qu'à des noms, à des titres d'ouvrages, des épisodes, des incidents, et me pousse à acheter pour cette bibliothèque toujours plus de livres dont je ne lis pas un sur dix, ce qui s'appelle lire?

[...] C'est ce que j'appelle l'abîme du dérisoire: tout n'est qu'une mauvaise plaisanterie, une prétention vide qui se dénonce elle-même, une invitation à se taire une bonne fois, car tout ce qu'on pourrait dire, venant d'une telle mère, naîtrait ridicule<sup>27</sup>.

Ainsi, Camus s'est piégé dans ses propres théories. En affirmant que toute culture est nécessairement héréditaire, il se condamne, en tant que fils de sa mère, à n'être qu'un songe-cieux, une parodie d'écrivain et d'intellectuel. Si la théorie camusienne de la culture héréditaire est juste, lui-même n'est qu'un imposteur et il est normal que son œuvre ne reçoive aucun écho.

Si cette théorie est fausse... alors Renaud Camus a dit une bêtise, et s'il est une chose qu'il n'aime pas reconnaître, c'est bien que ses théories, au moins sur certains sujets, sont fumeuses.

## 5. La solution camusienne: tout tenir par l'écriture, y compris sa propre généalogie

Que faire dès lors? Rien d'autre que continuer et s'obstiner. Renaud Camus, qui lit *L'Homme sans qualité*, recopie une phrase de Musil: «L'idée qu'il faut faire son devoir là où le destin vous a placé est une idée inféconde; on gaspille de l'énergie inutilement; le véritable devoir consiste à choisir sa place et à modeler consciemment sa situation»<sup>28</sup>. Musil propose de rejeter son hérité pour choisir son destin; Camus, s'il partage cette conclusion, souhaite s'inscrire dans une généalogie, même s'il lui faut pour cela la réécrire.

Dans *L'Élégie de Chamalières*, il assigne cette fonction à la littérature: permettre de réécrire les généalogies:

Mais à quoi servirait la littérature, *is what we want to know*, si ce n'est à corriger les généalogies déplaisantes? (...) retourner le passé, faire, et l'inverse, que ne fut pas ce qui fut, transmuier l'origine en conséquence, réduire la douleur à des stances, en élégie la faille, en un mythe efficace autant qu'harmonieux la terreur initiale ou la honte, la seule alchimie des lettres

---

<sup>27</sup> R. CAMUS, *Une chance pour le temps, journal 2007*, Paris, Fayard, 2009, pp. 480-483.

<sup>28</sup> R. CAMUS, *Hommage au Carré, op. cit.*, p. 466.

en est capable, et de redistribuer les cartes, de sous la rature de cet éternel brouillon que nous sommes de nous-même, ou d'un autre<sup>29</sup>.

Il la réécrit de deux façons: d'une part en doutant de sa filiation, en se supposant bâtard, sans que l'on sache bien si cela lui fait horreur en ce que cela suppose la faute de la mère ou si cela le séduit en cela qu'il peut s'inventer le père qu'il se souhaite; d'autre part en décrivant un arbre généalogique rêvé qui remonterait à... Vénus:

982. Mes frère et sœur et moi vouvoyons notre mère, mais tutoyons notre père. Le fantasme aristocratique, ou l'influence des mythes aristocratiques, totalement absent chez les Camus, sont parvenus jusqu'à moi, très guillemetés, mais bien présents, à travers les Gourdiat, qui se donnaient pour les descendants d'une noble maison, celle des marquis de Féliçan. Il y avait dans le salon des Garnaudes, dans mon enfance, deux portraits du XVIII<sup>e</sup> siècle représentant le marquis et la marquise de Féliçan [...]

984. «Le nom de Féliçan paraît être d'origine italienne, ou au moins savoyarde, ou piémontaise. J'ai plusieurs fois remarqué, sur une autoroute du nord-est de l'Italie, l'indication d'une sortie pour Felissano. Je suppose que c'est par les Féliçan que les Gourdiat se rattachaient comme ils pouvaient, mais avec insistance, à une famille autrement illustre, celle des Frangipani, ou Frankopan, dont une branche est originaire de l'île de Krk, près des côtes de l'Istrie, mais qui elle-même se rattache à je ne sais plus quelle gens antique, laquelle à son tour descendrait de Vénus... de sorte que je pourrais prier cette déesse, comme font les Lévis-Mirepoix la sainte vierge, en l'appelant ma cousine (la folie, évidemment, serait la solution la plus commode. Une fois que l'on a pris sa carte, c'est alors que l'on peut, sans doute, coller en permanence à l'in vraisemblable réel, à ses emportements, à ses sautes, à ses gouffres, sans se soucier de justification. Mais...<sup>30</sup>

Ainsi, loin de se soumettre à un *fatum* dicté par le nom ou les dieux, Renaud Camus a trouvé l'ultime recours: réécrire sa généalogie, échapper à «l'abîme de dérisoire» que représente la mère en s'inventant descendant de la déesse de l'Amour. Ce ne sont pas les dieux qui choisissent Renaud Camus, c'est lui qui choisit ses dieux; et il ne choisit pas les dieux du succès littéraire ou mondain, mais les dieux de l'amour, Éros et Vénus. Peut-être est-ce pour

---

<sup>29</sup> R. CAMUS, *L'Élégie de Chamalières*, Pin Balma, éditions Sables, 1989, p. 98.

<sup>30</sup> R. CAMUS, *Vaisseaux brûlés*, <http://www.renaud-camus.net/vaisseaux-brules/982>.

cela que Renaud Camus a fini par trouver un compagnon: des dieux si longuement vénérés ont fini par se laisser fléchir. Il reste à en faire de même auprès de la déesse de la Fortune.

Y a-t-il, y aura-t-il véritablement échec littéraire, Renaud Camus demeurera-t-il inconnu? Quel espoir pouvons-nous avoir que son œuvre soit lue et reconnue?

Il n'existe pas de prédiction de réussite pour faire contrepoids à la malédiction initiale de Monsieur Javet. Cependant, il est possible de trouver une promesse, indirecte, mais une promesse malgré tout, de succès. Elle est tirée de la vie de Jean Puyaubert, grand ami des surréalistes et collectionneur éclairé, qui écrit à Renaud Camus en 1981 après la parution de *Journal d'un voyage en France*<sup>31</sup>. Cet homme né en 1903 fut l'ami et le mécène de Renaud Camus jusqu'à sa mort en 1991. En elles-mêmes, sa fidélité et son amitié valent gage d'excellence et promesse de célébrité: «Sa famille [celle de Jean Puyaubert] avait reconnu, plus tard, que tous les artistes - amis, relation, ou simplement objets d'admiration de sa part - dont jeune homme il lui avait parlé étaient devenus célèbres: Masson, Breton, Vitrac, Artaud, Crevel, Lecomte, etc.»<sup>32</sup>.

Ainsi, sans préjuger de ce que sera «la gloire de Renaud Camus» (pour reprendre des termes de Jan Baetens), il est possible de lui prédire la reconnaissance de ses pairs, même si sa langue classique et ses recherches formelles explorant la possibilité d'écrire dans l'épaisseur des textes en jouant sur la mémoire et la topographie (sans plus se contenter du linéaire de la phrase) éloigneront de lui pour de longues années encore un succès auprès du grand public.

---

<sup>31</sup> R. CAMUS, *Journal d'un voyage en France*, Paris, Hachette, 1981.

<sup>32</sup> R. CAMUS, *Etc.*, Paris, P.O.L., 1998, p. 108.